

Guy ACHARD-BAYLE, *Si quelque chat faisait du bruit... Des textes (aux discours) hybrides. Essais de linguistique textuelle et cognitive*

Metz, Université de Lorraine/Centre de recherche sur les médiations, coll. Recherches linguistiques, 2012, 296 p.

Julien Longhi

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8526>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.8526](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8526)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 420-423

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Julien Longhi, « GUY ACHARD-BAYLE, *Si quelque chat faisait du bruit... Des textes (aux discours) hybrides. Essais de linguistique textuelle et cognitive* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8526> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8526>

---

historique a été doublée d'une méthode sociologique. Et c'est probablement là que réside le grand mérite de cette étude toujours soucieuse d'offrir des observations tangibles et des inférences justifiées.

Afin d'éviter d'être fastidieux, au résumé de chacune de ces contributions, on privilégiera les éléments de convergence qui émanent de chacune d'elles. Le premier de ces éléments est l'interrogation pérenne qui frappe la notion d'artiste à travers les temps. Référée par un terme doté d'une ambiguïté aiguë, cette notion rassemble créateurs et interprètes dans une même classe dont Béatrice Joyeux-Prunel (pp. 5-10) montre bien qu'elle dut faire preuve d'adaptation permanente aux conditions politiques, sociales et économiques du monde environnant. Étudiant les musiciens populaires du Bourbonnais, Jean-François « Maxou » Heintzen (pp. 47-64) exemplifie parfaitement cette caractéristique. Tout comme Marie Bouhaïk-Gironès (pp. 27-36) qui en donne une autre illustration avec l'organisation du métier d'acteur aux <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles. Un second élément de convergence réside dans l'analyse des difficultés qui caractérisent les relations de l'Artiste à son temps ; que celui-ci soit à l'écoute de ses besoins, comme le montre Sophie-Anne Letemier (pp. 90-102) à propos des artistes musiciens du <sup>xxx</sup><sup>e</sup> siècle, ou qu'il le maintienne au contraire dans une sorte d'insécurité permanente due aux progrès des nouvelles technologies comme Sylvain Maresca (pp. 209-220) l'observe en analysant l'univers incertain des photographes professionnels. Un troisième élément consiste dans l'étude de l'incidence directe de périodes historiques définies sur l'activité des artistes. C'est ainsi que Claire Maingon (pp. 151-165) étudie l'impact de la mobilisation générale et de la guerre de 1914-1918 sur les jeunes artistes de l'époque, prolongeant son étude jusqu'à l'année 1919 et le retour douloureux de la Grande Guerre pour ceux qui lui survécurent. Et que Mathieu Grégoire (pp. 237-250) s'attache à sonder les dessous de l'intermittence indemnisée pour les gens du spectacle en 1979 et 1984. Un quatrième élément fait entrer la dimension internationale dans l'analyse, certes de manière minimale, mais bien réellement tout de même, avec le cas des illustrateurs belges et des écrivains belges francophones lors de l'entre-deux-guerres que traitent respectivement Björn-Olav Dozo (pp. 195-208) et Céline de Potter (pp. 167-181), car cette dimension fait surgir sans détour les limites de l'univers français et notamment un évident aveuglement à l'égard d'esthétiques parfois dérangeantes dans le contexte français et une surdité avérée à l'endroit des besoins de liberté dont nombre d'artistes venus d'horizons divers ne cessent de revendiquer le droit. Un cinquième et dernier élément de convergence relève des études

de genre en faisant intervenir dans la présentation la question du sexe des artistes comme l'analysent Catherine Gonnard (pp. pp. 121-138), au sujet de la professionnalisation des artistes femmes, et Delphine Naudier (pp. 221-236), s'intéressant aux écrivaines du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle dont l'existence même paraît être un trompe-l'œil eu égard à leur présence légitime, ou Hyacinthe Ravet (pp. 265-270) mesurant la place et la visibilité des artistes femmes dans le spectacle vivant.

Ainsi l'ensemble de ces travaux, abondamment documentés et étayés avec un sérieux sans faille digne du statut d'historien de l'ensemble des contributeurs, propose-t-il une vision renouvelée très éclairante du rôle et du statut de l'artiste à travers les âges. On peut donc mesurer les progrès et les impasses qui ont ponctué la méconnaissance ou la reconnaissance sociale des artistes. À l'orée du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, Jérôme Giusti (pp. 271-286) conclut en avouant que, face aux nouvelles technologies, face aux subtilités ou aux imprécisions du Code de la propriété intellectuelle, l'artiste du <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle reste encore à inventer... On ne saurait mieux dire à une époque où le besoin narcissique de reconnaissance, outre les deux aspects évoqués précédemment, donne l'impression à tout un chacun qu'il porte en lui un message à délivrer sous forme de produit artistique parce que son consommateur en fera un produit culturel.

13 illustrations soigneusement choisies, parfois fort rares (René Demeuisse, *Le Modèle*), sont insérées dans ce volume pour soutenir l'analyse et prolonger l'écho des impressions que suscite cette masse d'informations. Une abondante bibliographie balise enfin le champ de l'étude en permettant de se reporter à des travaux antérieurs sur lesquels ce volume jette donc un jour inédit.

Jacques-Philippe Saint-Gerard

CeReS, université de Limoges, F-87036

jacques-philippe.saint-gerard@unilim.fr

## Communication, langue, discours

Guy ACHARD-BAYLE, *Si quelque chat faisait du bruit... Des textes (aux discours) hybrides. Essais de linguistique textuelle et cognitive.*

Metz, Université de Lorraine/Centre de recherche sur les médiations, coll. Recherches linguistiques, 2012, 296 p.

L'ouvrage fait la synthèse de plus de dix ans de travaux menés par Guy Achard-Bayle, en les articulant à la problématique générale de la polyphonie et, plus généralement, aux textes hybrides. Le vers de La Fontaine qui constitue une partie du titre éclairer le

projet de l'auteur car c'est celui-ci qui a, le premier, permis de découvrir le style indirect libre (SIL) :

« *Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,  
Si quelque chat faisait du bruit,  
Le chat prenait l'argent* »  
(*La Fontaine, Le Savetier et le Financier*).

Grâce à ces vers, l'auteur développe une véritable théorisation de linguistique textuelle d'inspiration cognitive. À cet égard, la présentation de l'ouvrage est très instructive car elle permet de comprendre l'entrelacement théorique et la cohérence finale interne de l'étude proposée par l'auteur. En effet, c'est par l'interaction avec plusieurs pôles de linguistique textuelle, discursive, pragmatique ou cognitive, que le projet de l'auteur s'est finalisé. Dans le premier chapitre (pp. 17-34), il aborde la question du choix du déterminant anaphorique dans un exemple de discours indirect libre (DIL). Il note que c'est Mikhaïl Bakhtine qui, le premier, a permis une analyse pertinente du SIL/DIL, car il « a eu le mérite de présenter le SIL/DIL sous un jour positif » (p. 21). Selon Guy Achard-Bayle, des instructions d'ordre linguistique (pragmasémantique) sont données au lecteur pour faire l'interprétation « discordante » : « C'est qu'en effet dans notre monde de référence, et dans le lexique-grammaire qui va avec, il n'y a pas de *chat* dont on peut prédiquer qu'il vole de l'argent. C'est donc à ce niveau lexical et pragmatique qu'il y a "discordance", et celle-ci est bel et bien inscrite dans le texte par la construction SN [syntagme nominal] + SV [syntagme verbal] » (p. 27). Pour cela, il doit exister deux espaces ou modèles de représentation, ce qui ne peut se faire qu'en considérant la (re)connaissance, l'identification ou la catégorisation d'un référent. À propos du vers de Jean de La Fontaine, le SN défini fait passer en douceur le point de vue du narrateur, alors qu'un démonstratif passerait mal car il reviendrait à « dédire », car « si le défini permet de rebondir sur le contexte situationnel (l'histoire), le démonstratif, lui, focaliserait sur le contexte discursif (l'objet du discours), donc sur l'énonciation et sa source » (p. 34). L'auteur introduit de manière pertinente et originale certains aspects de la cognition, à travers la sémantique cognitive dite « californienne ». Il s'agit d'explorer le domaine de la représentation des paroles et des pensées en terme de cognition (de mélange et d'intégration), et de réévaluer ainsi les premières analyses du DIL au regard des opérations cognitives. L'association faite entre un espace mental (EM) et un espace discursif est particulièrement stimulante. Pour aller plus loin, il introduit la notion de réseau d'EM, capital dans la double perspective polyphonique et textuelle : dans le vers de Jean de La Fontaine, des

instructions d'ordre pragmalinguistique sont données au lecteur pour qu'il en fasse une interprétation discordante. Dans notre monde d'expérience, dans notre représentation de ce monde et dans notre lexique-grammaire, c'est l'incompatibilité identifiée qui déclenche un processus de *démêlage* : « l'attribution de voix (et de leurs croyances divergentes) [...] repose sur un processus préalable de restitution ou de recomposition référentielle, lui-même déclenché par la discordance sémantique et pragmatique que présente un tel SN avec un tel SV » (p. 48). Ce processus d'intégration conceptuelle (IC) projette deux EM en un même espace d'intégration (EI) ; en outre, il faut imaginer un espace générique (EG) qui permet de les mettre en relation, précisément celui de l'expérience humaine commune. Ce sont ces aspects qui fondent l'intérêt des linguistes pour le DIL et qui justifient, pour l'auteur, le recours à une démarche textuelle, inspirée par Jean-Michel Adam (*La Linguistique textuelle*, Paris, Nathan, 1999), qui privilégie spécifiquement la notion d'instruction : Guy Achard-Bayle conclut à une manipulation textuelle opérée par l'effet de narration et, plus généralement, de plaide pour une approche orientée vers la « grammaire » du texte, dans laquelle l'opposition langue/discours n'a plus de sens puisque les opérations n'agissent pas indépendamment, à deux niveaux.

Après cette première partie très riche qui aborde surtout la question du déterminant et de l'anaphore dans le vers de Jean de La Fontaine, l'auteur se penche dans les chapitres 4 à 18 sur la question du « si ». Par là, l'auteur élargit son traitement aux sujets de la polysémie et de la polyfonctionnalité. Après avoir présenté un panorama des emplois de *si*, et des approches diverses utilisées par d'autres linguistes, il propose « l'hypothèse d'une continuité, sinon d'une unité, entre *si* polysémique et *si* polyphonique : l'hétérogénéité discursive de *si* expliquerait, du moins en partie, la polysémie – autrement dit la plasticité, la malléabilité que l'on aurait jusqu'ici, et peut être même "dangereusement", considérées comme soit strictement sémantiques, soit à l'aune seule d'une valeur conditionnelle "standard" » (p. 69). Il avance qu'il y a deux sens de *Si P* (protase) imbriqués dans l'exemple de Jean de La Fontaine et qu'il n'y a donc pas incompatibilité entre condition et polyphonie : cela ouvre la voie vers l'hypothèse d'une convergence polysémie-polyphonie de *si*. Pour cela, le linguiste élargit le contexte théorique à la sémantique textuelle et invite à voir en *si* une valeur instructionnelle, qui démarginaliserait l'interprétation polyphonique pour la rapprocher des emplois dits standards. Plus largement donc, cette étude de la polyphonie de *si* « permet de reconsidérer et de réduire sa polysémie » (p. 90).

La suite du propos recontextualise le vers dans le cadre des *Fables* et l'auteur se demande si on peut « sérieusement » s'y étonner d'une étrangeté. En reprenant le vers qui précède celui sur lequel se focalise l'attention, « *Si quelque chat faisait du bruit* », il remarque qu'il présente trois morphèmes « instables » (« *si* », « *quelque* » et l'imparfait) ; en outre, avec « *l'argent* », on a la présence d'une anaphore associative, créant un schéma liant « *bruit* », « *vol* » et « *argent* ». On retrouve l'importance des espaces génériques, des croyances partagées dans l'activation des effets polyphoniques. Le premier cadre ouvre un espace stéréotypique dans lequel les deux univers de croyance (narrateur-personnage) sont en accord, le désaccord s'installe à l'ouverture du second et il se fait entendre au vers suivant. Ayant examiné tous ces emplois de *si*, l'auteur résume les approches ancrées dans la logique : *si* ouvre un espace conditionnel et hypothétique, en termes de vériconditionnalité, mais aussi en termes discursifs et cognitifs de véridictionnalité, un espace de validation pour la validation d'une assertion présentée comme supposée. Aussi est-il possible de « concilier fiction et diction » (p. 123) et l'un des enjeux de la lecture est de résoudre, pour commencer, l'énigme qui consiste en l'ellipse de tout un contexte amont, ou un contexte extérieur mais antérieur, auquel le connecteur fait référence. Finalement, l'auteur propose une analyse de *Si P* qui réconcilie la lecture discursive et la lecture logicosémantique, avec un aller-retour entre amont et aval du contexte. S'ensuivent deux chapitres sur la portée de *si* (chapitres 11 et 12 ; pp.129-139 et pp. 137-147), au prisme de la linguistique textuelle, à partir de concepts tels la connexité et la séquentialité et des notions de portée et de cadre : ainsi vérifie-t-il, à partir des portées de *si*, l'explication de la discordance (théorie des espaces mentaux) en termes d'introducteur, de portée et d'espace discursif.

Après un important examen de diverses structures introduites par *si*, les *Si P* discursives (*Si tu veux de la bière, Q* – apodose) et les hypothétiques, il conclut qu'il reste des *Si P* « moyennes », comme *Si'il entendait du bruit, c'était un voleur*, qui correspondent à un cas de double portée. Il propose une analyse aspectuotemporelle de *Si P, Q*, plus précisément de l'imparfait : pour lui, il faut « convenir à la fois que c'est le contexte qui sature d'un point de vue logicosémantique telle ou telle corrélation *P, Q*, et que le rôle de *Si P* de ce fait est plus véridictionnel que vériconditionnel... Autrement dit que la diction l'emporte sur la fiction » (p. 156). Le chapitre 14 (pp. 163-169) s'attaque à une approche syntaxique traditionnelle de la subordination pour aboutir, au chapitre 15 (pp. 171-187), à une perspective fonctionnelle de la phrase. À partir de l'examen des

zones de confusion entre la condition et l'interrogation, l'auteur détermine qu'il y a des limites à la polyvalence de *si* (plasticité syntaxique et discursive/pragmatique), notamment dictées par le lexique-grammaire des verbes qui permettent d'introduire une complétive *et/ou* circonstancielle. Mais, selon Guy Achard-Bayle, « il y a un marqueur *si* qui participe à la fois de l'expression de l'interrogation et donc du doute, et de l'expression de l'hypothèse, ou de la condition, ce qui est une autre forme du doute » (p. 181). Certaines formes fréquentent les zones de confusion où l'on hésite entre deux interprétations. À ce stade, le chapitre propose une synthèse à travers la « polysémie, polyphonie et polyvalence de *si* ». L'auteur réaffirme la continuité entre la valeur logicosémantique de *si* et la valeur discursive/échoïque centrée sur la reprise citationnelle et conditionnelle.

À partir de la linguistique des *frames & spaces* (« cadres et espaces »), et de celle des cadres et des portées, *comme si* doit s'analyser par la voie de la dissociation puis de la conjonction : « Il faut se situer à l'interface de la syntaxe et de la sémantique » (p. 200). Les opérations cognitives et linguistiques de fictionnalisation (comme les propositions conditionnelles, mais aussi les métaphores) « permettent à la fois d'instaurer et de combler des distances » (p. 209). C'est parce qu'il y a un ordre et un ordonnancement des parties dans un tout que l'on peut imaginer des contreparties *et*, finalement, *comme si* intervient comme « marqueur » ou « symptôme » d'une plus grande désorganisation, mais aussi comme l'outil de sa réparation, comme outil de remédiation. *Comme si* crée un nouvel espace, mais y ajoute la dimension métalinguistique de la représentation en tant que telle. En passant par l'analyse de *Faire comme si*, l'auteur montre que les deux plans convoqués dans *comme si* « se rejoignent dans une perspective fonctionnelle de la phrase, c'est-à-dire au niveau de la structuration informationnelle de l'énoncé et du texte » (p. 223). Il envisage donc la dimension hybride de *comme si* : il parle de « puissance 2 » car les deux opérations conjuguées font autre chose que se suivre : « De ces deux mélanges résulte un *mixte-blend* qui crée finalement un sens analogique *en même temps* que contrefactuel, et plus exactement encore : contrefactuel *parce qu'analogique* » (p. 229).

La conclusion générale souligne la spécificité d'une approche cognitive de la linguistique textuelle, qui démontre l'implication des univers de croyance dans leurs images, pour valider la complémentarité disciplinaire entre texte et cognition. Cette conclusion illustre bien l'apport essentiel de l'ouvrage : par le croisement de théories distinctes mais complémentaires, Guy Achard-

Bayle réussit le pari de construire, au fil des analyses, une théorie linguistique textuelle et cognitive. Selon moi, un des apports moins visible est l'intérêt qu'il y a à confronter les concepts opératoires de la linguistique textuelle, de la sémantique, de la pragmatique et de la linguistique cognitive : les outils de chaque domaine s'enrichissent au contact de ces fructueuses discussions, pour gagner en précision analytique et en assise épistémologique.

Julien Longhi

CRTF, université de Cergy-Pontoise, F-95011  
julien.longhi@u-cergy.fr

**Émile BENVENISTE, Dernières leçons. Collège de France 1968 et 1969.**

Édition établie par Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio, Paris, BRESS Éd./Gallimard/Éd. Le Seuil, 2012, 210 p.

En 1916, le dernier paragraphe de l'édition d'un *Cours* (apocryphe) de *linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (Charles Bally, Albert Sechaye, eds, Albert Riedlinger, collab., Lausanne/Paris, Payot, 1916), mort en 1913, stipulait sans nuances : « Des incursions que nous venons de faire dans les domaines limitrophes de notre science, il se dégage un enseignement tout négatif, mais d'autant plus intéressant qu'il concorde avec l'idée fondamentale de ce cours : *la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même* » (Franz Bopp in : *ibid.* : 257). Depuis lors, l'étude des documents manuscrits que le linguiste a dispersés çà et là a clairement montré que Ferdinand de Saussure n'avait pu prononcer ces mots et penser à une telle réduction de son objet d'étude. Bien au contraire, dans les notes préparatoires de son projet sur *L'Essence double du langage*, il écrit « Sémiologie = morphologie, grammaire, synonymie, rhétorique, stylistique, lexicologie, etc., le tout étant inséparable » (Simon Bouquet, éd., *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, p. 45).

Comme l'a remarqué Simon Bouquet (*ibid.* : 17), « concevoir ainsi la linguistique de la langue comme complémentaire (au sens ensembliste) d'une linguistique de la parole » n'est pas sans conséquences, car, outre que cela relativise entièrement l'« idéal de scientificité » sur lequel se fonde la linguistique actuelle, cette idée périmé le fait que la linguistique n'aurait officiellement à s'occuper que de la langue, et non de la parole. Éternelle histoire du serpent qui se mord la queue ou de l'œuf et de la poule. On se demandera alors pourquoi un si long préambule pour introduire à la lecture du remarquable ouvrage proposé par Jean-Claude Coquet et Irène Fenoglio ?

La raison en est simple et relève du constat désormais bien établi que la linguistique saussurienne, sous les couleurs qu'ont voulu lui donner Charles Bally, Albert Sécheyne et Albert Riedlinger (1916), ne représente pas la pensée de Saussure et que le structuralisme qui l'a sanctuarisée n'a finalement été qu'un mode illusoire de simplification de l'étude des objets langagiers. En d'autres mots que le surgissement, au détour des années 60, de la notion d'énonciation et la prise en compte du discours, de la parole, n'a pas été une révolution, mais la résurgence longtemps attendue d'un des aspects de la réflexion sémiologique de Ferdinand de Saussure, trop longtemps occulté par une vulgate dogmatique. Juste retour des choses en fin de compte puisque Saussure lui-même n'a pas véritablement opéré une révolution de la pensée linguistique *ex nihilo*, mais s'est appliqué à revisiter et critiquer les fondements de la grammaire historique et comparée des langues indo-européennes pour élaborer une théorie enfin générale de l'étude des langages.

Or, Émile Benveniste, dont nous sont présentées ici les dernières leçons données au Collège de France, avant le tragique accident vasculaire cérébral du 6 décembre 1969, est généralement considéré à son tour comme l'initiateur d'une nouvelle révolution. Vision réductrice acceptable, peut-être, dans le cadre d'une vulgarisation hâtive et d'une manœuvrabilité simplificatrice, mais qui occulte totalement le fond sur lequel s'est développée la pensée d'Émile Benveniste : un fond partagé avec Ferdinand de Saussure, puisqu'il s'agit du fond indo-européen dont les deux savants étaient de parfaits connaisseurs. Dès lors, l'intérêt essentiel du volume est de rappeler que c'est à partir d'une réflexion sur les mécanismes à l'œuvre dans les langues indo-européennes qu'Émile Benveniste – tout comme Saussure – a élaboré sa conception d'une linguistique générale dans laquelle l'homme trouve sa place au cœur du dispositif. Un homme qui façonne la parole à ses besoins et non pas, ou non plus, un homme qui subit les contraintes du modèle de la langue. Les supposées grandes révolutions scientifiques sont très souvent, ou ne sont, que passages audacieux de relais dans la course infinie de l'approfondissement des connaissances.

Attachons-nous brièvement à l'organisation du volume. Après une très utile biographie chronologique d'Émile Benveniste, Julia Kristeva (pp. 13-40) en 17 pages denses dégage ce qui fait la singularité de la pensée du linguiste en insistant sur la distinction qu'il élabore progressivement entre les aspects sémantiques et sémiotiques de la langue et, puisque le dessein des cours de 1968-1969 était de traiter du phénomène